

L'héritage des ténèbres



Frédéric Czilinder

L'héritage des ténèbres

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2008

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tel : 01 44 90 91 10 – Fax : 01 53 04 90 76 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-0298-1

Dépôt légal : Décembre 2008

© Edilivre Éditions APARIS, 2008

À mes parents ;

À leurs parents avant eux ;

Et à tous ceux qui nous ont précédés.

Prologue

Mars 1978

La nuit est tombée. Les ténèbres, opaques, visqueuses, se sont répandues lentement sur la campagne depuis la fin du crépuscule, noyant la pinède sous une froide obscurité. Dans le ciel quelques pâles étoiles scintillent faiblement, mais sans le concours de l'astre lunaire, leur lutte est illusoire.

La faune s'est tue, la flore frissonne. Une brise légère a succédé au mistral de la journée, telle une sentinelle au souffle léger chargée d'assurer la garde jusqu'au lever du jour et au retour du maître des vents.

En cette nuit ou l'hiver, en bout de course, cède sa place au printemps, une poignée de sombres silhouettes remontent un étroit sentier qui conduit jusqu'aux ruines. Une étrange procession dont la lueur tremblante des lanternes est un blasphème à la quiétude nocturne.

Vêtus de bures, la tête encapuchonnée, ils avancent en file indienne dans un silence à peine troublé par le crissement des cailloux sous leurs pas.

Arrivés à destination, une frêle personne donne des consignes en chuchotant, sans besoin de se répéter. Comme un rituel maintes fois accompli, chacun prend sa position et saisit la main de son voisin pour former une espèce de cercle autour de l'édifice délabré dont le temps a eu raison.

Mais alors que la jeune femme qui semble être leur guide, leur gourou, s'apprête à prendre la parole et à entamer une quelconque litanie, des voix grondent et la lumière conjuguée de plusieurs projecteurs déchire soudain la nuit.

Les mains en l'air, bien en évidence ! menace la voix amplifiée d'un mégaphone.

Une escouade a surgi des ténèbres. Des dizaines de gendarmes armés de mat 49 et de fusils à pompe se sont déployés autour du groupe et l'encerclent.

Pris de panique, deux hommes prennent la fuite et sont aussitôt fauchés par une rafale de mitraillette dont l'effroyable staccato résonne longuement en écho au-dessus de la cime des arbres.

Ça gueule dans les rangs des forces de l'ordre, et profitant de cet instant de flottement où sévit une incertitude sur l'origine des tirs et leur justification, la femme se détache de ses compagnons et s'avance vers le commandant de gendarmerie.

Elle a fait glisser la capuche de son vêtement de cérémonie et dévoile à présent un très joli minois qui n'émeut cependant pas le rustre crispé aux quatre galons luisants sur les épaules.

Il doit y avoir une erreur, explique-t-elle à cet individu dont la main n'a pas quitté une seule seconde la crosse de son semi-automatique. Ils ne font rien de mal, ici.

Mais le gradé lui retourne une gifle en guise de réponse et lui dit de la fermer. C'est lui qui commande ici, et ils sont tous en état d'arrestation.

De nouveaux ordres sont aboyés et tout le monde est menotté puis conduit jusqu'aux estafettes Renault bleu nuit qui attendent en contrebas. Des flashes d'appareils photos crépitent et les éblouissent. Quelques journalistes sont là, triés sur le volet, conviés à assister au triomphe de la loi.

Demain, ils feront la une des journaux, mais Sarah, la jeune femme dont la joue palpite douloureusement là où s'est imprimée la marque des doigts du gendarme, n'en a rien à faire.

Elle est bien trop préoccupée par ce qui risque de se passer après.

Ils ont failli. Ils n'ont pas pu accomplir le rituel de l'équinoxe. Et c'est terrible.

Tandis que les flics les chargent sans ménagement, comme du bétail, des larmes roulent le long de ses joues.

Tout près de là, dans entrailles de la terre, une ombre s'éveille.

Il ne reste plus qu'à prier...

CHAPITRE 1

1

Une soirée d'enfer.

Tu parles !

Sandy Aime avait beau tourner et retourner la question dans son esprit, elle ne savait plus vraiment très bien pour quelle raison elle se trouvait encore là, parmi la foule excitée.

Les copines l'avaient entraînée dans cette boîte de nuit très en vogue pour lui changer les idées, pour qu'elle s'amuse, mais deux heures après son arrivée, elle n'avait toujours pas quitté le comptoir du bar près duquel elle s'était assise en entrant.

L'ennui commençait à la tarauder sérieusement et la faisait frémir parfois d'impatience sur son tabouret. Les copines avaient depuis le début disparu dans la mare humaine que de violents remous agitaient au rythme démentiel de la musique techno. Ces dernières n'en émergeaient d'ailleurs que très sporadiquement, tout juste le temps de venir se rafraîchir et lui parler de tel type ou de tel autre qui avait capté leur attention.

La discothèque se composait d'une vaste salle que jouxtaient sobrement de minuscules vestiaires et des toilettes à peine plus grandes où l'on se bousculait tant pour accéder aux urinoirs, que pour atteindre un distributeur de préservatifs dont l'effluve vanillé dissimulait à peine d'autres odeurs nauséabondes.

La piste de danse occupait la majeure partie de l'établissement. Circulaire, elle était pavée de carreaux noirs et blancs qui, disposés en alternance, lui donnait l'aspect d'un échiquier géant. Au-dessus, perché sur une estrade, le DJ se donnait à fond et gesticulait en harmonie avec la musique, avec la foule qui paraissait le vénérer comme un dieu vivant. Tout autour, les tables étaient disposées sur plusieurs paliers, parfois appuyées contre des colonnes antiques dont la présence ajoutait une touche surréaliste au décor tout entier.

Enfin, non loin de l'entrée, le bar surplombait l'ensemble avec la majesté de ses matériaux nobles couronné d'un zinc luisant.

Vue de cette hauteur, la densité de personnes au mètre carré paraissait à peine croyable. Les gens se pressaient les uns sur les autres dans une mouvance uniforme, tantôt le regard ivre d'alcool ou de stupéfiants, tantôt les paupières closes, en véritable transe.

Tous venaient ici pour faire le vide, pour couper les ponts avec une société et des problèmes qui les accablaient la semaine durant, mais tout n'était qu'illusion. De même que l'ivrogne qui siffle une bonne bouteille de rouge, le réveil du lendemain reste obscur et difficile. Les tracas quotidiens refoulés la veille refont doublement surface, la migraine vous

matraque le crâne et dans le miroir, votre visage vous fait horreur.

De tels comportements déplaisaient à Sandy. Elle n'avait d'ailleurs jamais bien apprécié ce genre d'établissement, tant pour le volume meurtrier des enceintes, que pour l'attitude des hommes, un peu trop chasseresse à son goût.

Beaucoup d'entre eux ne venaient ici que pour draguer une fille, lui offrir un verre ou deux pour la rendre plus docile et malléable, puis aller lui démontrer le confort de la banquette arrière de leur voiture, sur le parking.

De toute façon, elle avait passé l'âge de ces conneries d'adolescents.

Sans être une de ses égéries de la mode qui pullulent en couverture des magazines, Sandy ne laissait néanmoins personne indifférent. Blonde, avec des cheveux longs et soyeux qui venaient caresser sensuellement la courbe de ses reins, les yeux aussi clairs que ses lointaines mers du sud où tant de marins se perdirent, et la peau douce et délicate, légèrement halée par le soleil de la région, le buste généreusement sculpté par la nature, c'était même une jolie plante.

De nombreux garçons vinrent tenter leur chance auprès d'elle durant cette soirée, mais elle n'eut pas la moindre envie de boire un verre avec eux, ni de danser le prochain slow, et encore moins d'aller prendre un bol d'air sur le parking.

Aucun d'entre eux ne fut assez téméraire pour insister face au regard de braise avec lequel elle déclina chacune de ces invitations.

Sandy habitait seule. Elle louait un petit appartement en ville qui suffisait amplement à ses besoins et qui correspondait parfaitement à la vie qu'elle souhaitait mener. Une vie où la gent masculine n'avait pas vraiment de place.

Et pourquoi faire, d'ailleurs ?

Un homme n'est doux et attentionné qu'au tout début d'une relation amoureuse. Les événements se dégradent hélas ensuite très rapidement. Il regarde le postérieur des autres femmes, passe de bien trop longues heures devant les matches de foot diffusés à la télévision et qui n'intéressent que lui, se moque de sa compagne et de ses disgracieuses rondeurs devant ses copains et finit à son tour par développer des abdominaux plutôt flasques et libidineux.

Non, tout bien réfléchi, elle vivait très bien sans homme.

Le sexe ?

Curieusement ce n'était qu'un mauvais souvenir, d'obscures images entreposées dans un coin poussiéreux et délaissé de sa mémoire. Cela ne lui manquait pas. Elle n'était d'ailleurs pas sortie avec un garçon depuis six ou sept ans.

Bien sûr, il faudrait bien qu'elle change d'attitude car elle voulait, à plus ou moins long terme, porter un enfant en son sein, le sentir croître et bouger jusqu'aux premières contractions et à sa venue au monde.

Ce petit être si fragile issu de sa propre chair resterait le seul véritable élu de son cœur. Elle lui offrirait tout l'amour qu'elle serait capable de puiser en elle et dont la mort de ses parents l'avait elle-même privée. Le moment n'était toutefois pas encore

venu car elle ne se sentait pas encore absolument prête, et elle devait se contenter de rêvasser face à toutes ses amies qui pouponnaient déjà.

Un soupir lui échappa à cette évocation puis elle jeta un coup d'œil impatient sur le cadran de sa montre qui indiquait minuit passé. Il était grand temps de partir, elle n'avait rien du tout à faire ici, elle n'aurait en fait même jamais dû venir.

Sautant au bas du tabouret, elle embrassa la salle d'un ultime regard circulaire pour tenter d'apercevoir ses amies, à l'instant précis où le stroboscope répondit à une rythmique musclée en irradiant la discothèque de son étrange lumière. Dans son champ de vision, la mouvance générale parut ralentir, saccadée en une série de clichés monochromes, une mauvaise animation qui donnait à la foule un aspect totalement surréaliste.

Et au milieu de la piste, immobile, un homme la regardait fixement.

Il n'apparut qu'un bref instant, juste le temps d'un cliché parmi ceux qui constituaient le déroulement de la scène, mais son image s'imprima vigoureusement sur la rétine de Sandy. Un homme plutôt grand et maigre, entièrement vêtu de noir et très pâle. Ses bras et ses doigts semblaient démesurés et la géométrie particulière de son visage, presque inhumaine, la troubla profondément. Par le jeu hasardeux de l'éclairage, la figure de cet homme paraissait exagérément fine et allongée, en forme de triangle à angle très aigu.

Une seconde plus tard, il avait disparu. Un simple effet d'optique causé à la fois par la fatigue qui

commençait à engourdir son esprit et par l'alternance brutale d'ombre et de lumière.

« Sandy, ma grande, il est temps d'aller te coucher ! »

Les copines comprendraient bien qu'elle en avait eu marre.

Ses lèvres esquissèrent un léger sourire, puis elle fendit la foule en direction de la sortie, luttant contre le flux de chair qui déferlait en sens inverse. Après quelques efforts, elle passa enfin entre les videurs qui filtraient les entrées et atterrit à l'extérieur de l'établissement.

La froideur nocturne l'enveloppa instantanément. Elle enfouit aussitôt ses mains dans les poches de son manteau, encore tiède de son séjour au vestiaire.

Sur le parking, des dizaines et des dizaines de voitures étaient alignées sur plusieurs rangées et attendaient sagement le retour de leur propriétaire sous le regard attentif d'un vigile vêtu comme un milicien et de son farouche berger allemand dont les oreilles pivotaient comme des radars au moindre son.

Un peu plus loin, un couple s'entredéchirait parce que le mec avait un peu trop maté le cul d'une autre fille. Là-bas, dans l'ombre opaque d'une haie de cyprès, les mouvements d'un break et les soupirs qui s'en échappaient trahissaient les loisirs de ses occupants. Vers la sortie, enfin, un petit groupe faisait tourner une drôle de cigarette en forme de cône tout en ricanant nerveusement.

Sandy poursuivit son chemin à pied sans leur prêter davantage d'attention qu'au sifflement admiratif qui ponctua son passage, et arriva dans la rue, non loin du centre ville, où une rafale de mistral

l'accueillit fraîchement en soulevant le bord de son manteau.

La grande avenue était déserte. Les magasins aux rideaux métalliques baissés, les maisons aux volets clos ; rien, aucune activité. Au moins, il n'y avait personne pour bader son physique. Elle était donc totalement libre de tout préjugé, de tout fantasme, aussi libre que le vent qui gémissait entre les branches dénudées des arbres.

Ses oreilles bourdonnaient encore du volume trop élevé de la musique et le calme de la cité endormie commença par la surprendre agréablement. La nuit paraissait lui offrir un refuge.

L'esprit abandonné dans une douce rêverie, elle ne prit en fait conscience de l'angoisse vicieuse qui naissait en elle qu'après plusieurs minutes de marche. Une vague intuition la remua en son for intérieur et elle contempla soudain le décor avec un tout autre regard, plus inquiet celui-ci.

Le calme apparent qui l'avait d'abord apaisée avait mué en un silence pesant et le faible halo des réverbères projetait sur les murs des ombres terrifiantes. Les arbres, difformes et noueux, mimaient des créatures féroces, prêtes à la saisir de leurs membres crochus. Le vent ne sifflait plus, il hurlait tel un spectre vindicatif. Un frisson d'effroi lui fouetta les reins et la fit se cambrer.

Quelle idiote ! Seuls les gosses ont peur du noir !

Les gosses... et les filles qui promènent toutes seules en ville au beau milieu de la nuit, vulnérables, à la merci de n'importe quel malade.

Elle hâta le pas et la rue rendit un écho plus douloureux et plus rapide au bruit de ses talons

martelant le trottoir. Les entrailles nouées, elle repassait mentalement le dernier film comique qu'elle avait vu à la télévision, pour se rassurer, mais à peine soupirait-elle que de nouvelles et terribles visions venaient la hanter et la replongeaient aussitôt dans la viscosité de ses pires angoisses.

Tout aurait été tellement plus simple si elle n'était pas sortie avec ses copines pour leur faire plaisir. Elle aurait passé un plat de lasagnes surgelées au four à micro-ondes puis elle se serait contentée de regarder une vidéo, confortablement installée dans le sofa, l'esprit libre de toute inquiétude.

De tels moments de terreur la figeaient et remuaient sa mémoire jusqu'à en faire émerger ses plus douloureux et indésirables souvenirs...

2

C'est le début du mois d'août et, comme chaque été depuis plusieurs années, monsieur Aime emmène toute sa petite famille en vacances à la montagne, très loin de l'atmosphère polluée de la ville, pour leur permettre de prendre un réel bol d'air frais et à peu près pur.

Sandy vient tout juste de fêter son onzième anniversaire. Elle est insouciante et naïve, à l'image de toutes les gamines de son âge, mais cette année est à ses yeux une année de transition. À la rentrée scolaire, d'ici quelques semaines, finie l'école primaire, elle va jouer dans la cour des grands et intégrer une classe de sixième au collège St Sulpice. Alors, cette fois-ci, les vacances ont des couleurs et des parfums différents, et elle en compte chaque jour

en le biffant d'un coup de feutre rouge sur son calendrier de poche.

À partir de cet automne, elle sera une jeune fille, et non plus une fillette, et ça, pour elle, c'est vraiment très important. Son corps le lui fait d'ailleurs déjà ressentir. D'indicibles mécanismes chimiques et organiques s'activent en son for intérieur, elle se transforme, elle mue. Maman a commencé à lui expliquer des choses dont elle n'a pas totalement saisi l'ampleur, et notamment cette histoire de cycle naturel des règles qui ne servent même pas à mesurer, seulement à indisposer. « Mais il y a aussi autre chose », avait ajouté Maman sans s'étendre davantage sur des faits qu'elle n'était sans doute pas encore prête à entendre.

Pour l'heure, cependant, c'est l'été, avec ces journées qui s'étirent à n'en plus finir, sa chaleur écrasante et ses affreux cahiers de devoirs de vacances que Papa n'oublie jamais de se procurer avant le départ, « pour qu'elle ne perde pas la main ». C'est ridicule, pense-t-elle, car bon nombre de ses copines ne font pas ce genre d'exercices durant les vacances et elles en sont toujours revenues avec leurs deux mains.

Ce jour là, Papa a néanmoins décidé qu'elle en serait dispensée, car la journée doit être consacrée à une longue randonnée pédestre. Ils se sont levés avec l'aube et ont préparé leurs sacs à dos avec des provisions pour le déjeuner. Le retour est prévu un peu avant le crépuscule.

Après trois longues heures de marche le long d'un sentier étroit et sinueux, qui tantôt traverse des forêts de sapins et tantôt affleure d'abruptes falaises, ils font halte dans une charmante clairière pour se restaurer,

au bord d'un ruisseau. En dehors du ruissellement vigoureux du cours d'eau qui puise sa source au glacier en surplomb, un silence apaisant enveloppe le site. C'est un vrai coin de paradis, à en croire Papa.

Sandy s'est allongée dans l'herbe humide de rosée dont les brins lui chatouillent la nuque et scrute le ciel. Un aigle majestueux décrit des cercles en planant au beau milieu de l'azur, ayant sûrement repéré quelque rongeur à se mettre sous le bec.

Papa et Maman profitent aussi de ce silence et régalent leurs yeux du superbe panorama montagnard qui s'étale devant eux jusqu'à l'horizon.

Sur la nappe que Maman a dressée pour le pique-nique, sont disposées des victuailles qu'ils mangent avec lenteur pour faire durer le plaisir.

Sandy ferme les paupières et se laisse aller. Rien ne pourrait briser le bonheur qui la berce en cet instant, songe-t-elle. Absolument rien.

En es-tu parfaitement sûre, Sandy ? chuchote soudain une voix dans sa tête, une voix qui paraît prendre vie au plus profond de ses entrailles pour se répandre aussitôt dans le reste de son corps en une onde glacée.

Elle ouvre brusquement les yeux. Quelque chose ne va pas et l'expression qui fige le visage de sa mère lui glace le sang dans les veines.

De la crête de la montagne émergent par surprise de gros nuages noirs qui assombrissent brutalement la clarté du jour en voilant le soleil. Les couleurs naguères chaleureuses qui composaient le paysage deviennent ternes et sinistres.

Oui, Sandy, en es-tu VRAIMENT sûre ? glousse à nouveau la voix.

« Maman ! hurle-t-elle. Maman, qu'est-ce qui se passe ? »

Maman reste muette, pétrifiée par la vision que saisit alors son regard, et sa main se resserre sur celle de Papa jusqu'à en faire blanchir ses phalanges.

« Le moment est venu », dit-elle simplement.

Des loups ont surgi à l'orée du bois. Une meute d'énormes loups dont les poils gris et blancs sont tous hérissés et dont les crocs saillent sous leurs babines hargneusement retroussées. Leurs oreilles sont plaquées en arrière et leurs yeux sont réduits à deux fentes luisantes et chargées d'une rage anormale. Ils émergent un à un et se rapprochent en grognant, déterminés.

Sandy est terrorisée en les apercevant. Ne lui a-t-on pas appris à l'école qu'il n'y a plus aucun loup dans les Alpes et que de toute façon, dans la pire des éventualités, ceux-ci n'attaquaient pas l'homme ?

Papa se dresse lentement et se saisit fermement de son bâton de marche comme d'une arme blanche, avant de se tourner vers elle.

« Vas-t-en Sandy ! Cours le plus vite possible sans te retourner et grimpe le plus haut possible dans le premier arbre que tu pourras escalader !

– Mais Papa...

– Fais ce que je te dis ! »

L'émotion qui fait trembler la voix de cet homme qu'elle a toujours cru invincible achève de terroriser la fillette. Elle se lève d'un bond et se met alors à courir plus vite encore qu'en cours d'éducation physique, bien plus vite qu'elle ne s'en serait jamais crue capable. Ses jambes maigrichonnes font preuve

d'une détente insoupçonnée et la transportent vers les plus proches conifères à une allure incroyable.

Dans le martèlement combiné de ses foulées et de son propre rythme cardiaque qui noie ses tympanes, elle perçoit néanmoins les hurlements de ses parents qui tentent d'intimider les loups, pour lui laisser prendre de l'avance, pour détourner leur attention.

Papa ! Maman !

Ses yeux brûlent, des larmes viennent soudain brouiller son champ de vision au centre duquel un gigantesque sapin se rapproche à grande vitesse.

Elle saute un rocher, enjambe une souche déracinée et bondit ensuite comme un félin pour attraper la plus haute branche possible de cet arbre salvateur.

Ses mains s'y cramponnent, le bois émet un craquement – *pourvu qu'elle ne cède pas sous son poids !* – et la résine adhère à ses petites paumes moites d'angoisse, puis elle se hisse enfin au prix d'un effort désespéré et poursuit son ascension vers la cime.

À mi-parcours, elle stoppe net, estimant être hors de danger. Assise à califourchon sur une branche, elle jette un regard suppliant vers ses parents.

Au milieu de la clairière, Papa fait barrage de son corps pour protéger Maman et exécute de grands moulinets avec son bâton pour effrayer ces bêtes monstrueuses. Mais cela semble n'avoir aucun effet sur elles, elles continuent d'avancer, au ras du sol, prêtes à bondir. Elles ne sont désormais plus qu'à quelques mètres.

Sandy joint ses mains et entame une prière apprise l'an dernier à l'école catholique.

Notre Père qui êtes aux cieux...

Son corps frêle tout entier tremble de terreur et des sanglots ponctuent ses paroles jusqu'à ce que sa voix se brise, au milieu de la prière.

Les loups attaquent.

Papa frappe le premier de toutes ses forces et l'envoie au tapis, mais un second bondit, puis un troisième et il est submergé. Leurs mâchoires aux crocs acérés se referment sur ses bras, sur ses mollets, le déchirent. Il bascule sous le poids de leur assaut et roule dans l'herbe où les bêtes fondent sur lui sans pitié, déchaînant une violence extrême, le secouant, le tirant dans tous les sens comme s'il n'était qu'un épouvantail bourré de vieux chiffons... un sort identique est réservé à Maman.

Leurs cris et leurs plaintes atroces sont démultipliés par l'écho du vallon et horrifient la petite fille qui assiste à la scène, perchée sur son arbre, totalement impuissante.

Notre Père qui êtes aux cieux...

Quand les loups délaissent enfin les carcasses méconnaissables de ses parents, le silence retombe sur la montagne, plus pesant, plus sinistre qu'auparavant. Puis le chef de la meute lève le museau dans le vent et hume l'air avant de se tourner en direction de l'arbre où Sandy a trouvé refuge.

Elle croise alors ses jambes sous la branche et enlace le tronc du sapin en le serrant très fort, comme si cette étreinte pouvait donner plus de puissance à sa prière.

Notre Père qui êtes aux cieux...

Mais loin d'être foudroyés instantanément par une intervention divine, les loups viennent vers elle. En

quelques secondes, ils sont au pied de l'arbre et se mettent à tourner tout autour, dans une farandole lugubre, grognant des menaces à son encontre. Parfois, l'un d'eux prend son élan et bondit, la faisant tressaillir, mais il ne parvient pas à l'atteindre et se contente de labourer l'écorce en glissant jusqu'en bas.

Après des heures interminables, voici la venue tant redoutée du crépuscule, puis de la nuit, opaque, impénétrable. Son ouïe et son sens du toucher sont à présent ses seuls liens avec le monde réel. Elle s'accroche à l'écorce rugueuse et collante avec autant de hargne qu'un parasite.

Isolée dans les ténèbres absolues, elle lutte contre l'épuisement qui risquerait de la faire chuter au sol et passe les pires et les plus terrifiants moments de toute son existence.

Dès l'aube, son courage et son acharnement sont récompensés. Peut-être Dieu a-t-il fini par l'entendre et a-t-il daigné se pencher sur son sort, quoi qu'il en soit, les loups ont disparu, ils ont quitté les lieux durant la nuit.

D'un regard méfiant, elle inspecte les alentours et guette la moindre anomalie dans le paysage, le moindre mouvement suspect. Dans les toutes premières lueurs du jour, il semble néanmoins que ces créatures malfaisantes soient belles et bien parties.

La fatigue est à son comble et ses muscles tétanisés refusent d'obéir quand elle leur ordonne de remuer pour descendre du sapin. Son attention se relâche, son champ visuel se réduit, puis elle cède et s'enfonce brusquement dans les gouffres obscurs de l'inconscience. Les bras toujours fermement enlacés autour du tronc et la joue collée contre l'écorce.

À son réveil, trois jours plus tard à l'hôpital de Gap, après qu'un berger l'a découverte saine et sauve non loin des lieux du carnage, elle comprend instantanément que rien ne sera plus jamais comme avant. Elle voudrait pleurer, mais ses larmes se sont taries.

Désormais, c'est certain, elle n'est plus une fillette.

3

Sandy refoula ce souvenir atroce qu'elle avait maintes fois tenté d'enfouir définitivement et fut prise de nausée. Un spasme aussi violent qu'un coup de poing lui retourna l'estomac et le goût affreux de la bile lui vint jusqu'au bord des lèvres.

À portée de sa main, un panneau indicateur lui offrit un appui momentané, tandis que le décor se mettait à vaciller anormalement sous ses yeux. Ses jambes s'étaient également ramollies et avaient du mal à la soutenir.

La mort abominable de ses parents avait à l'époque défrayé la chronique. Durant les semaines qui avaient suivi, les médias l'avaient un peu malmenée, des journalistes peu scrupuleux étaient même allés jusqu'à s'introduire clandestinement dans le foyer où on l'avait placée afin de lui extorquer son témoignage de pauvre gosse traumatisée.

Des loups, nul n'en avait retrouvé la piste. Bien qu'on relevât des indices et des traces attestant de leur présence sur les lieux du drame, aucun habitant de la région n'en avait aperçu un seul, aucun troupeau de moutons n'avait été attaqué dans les alpages voisins, et la battue organisée conjointement par les gardes forestiers et les bergers n'avait rien donné. La

gendarmerie avait fini par classer l'enquête faute d'éléments supplémentaires, si bien que cette affaire avait conservé une aura de mystère.

De cette expérience aux confins de la terreur, Sandy avait gardé une peur récurrente ancrée en son for intérieur, une psychose qui la rendait parfois vulnérable et nerveuse sans raison apparente, exactement comme ce soir là.

Telle une bête ignoble et avide d'adrénaline, celle-ci attendait toujours l'instant le plus propice et le plus inattendu pour surgir soudain, happer son esprit et l'entraîner jusqu'au cœur des ténèbres.

Elle pressa son allure en rasant les murs.

Son cœur cognait très fort dans sa poitrine et le flux sanguin venait battre furieusement ses tempes, martelant sa boîte crânienne, couvrant parfois pour ses tympanes le bruit de ses propres pas. Des sueurs froides prenaient naissance au creux de ses reins et déferlaient ensuite sur son corps tout entier.

Mais l'angoisse influençait surtout ses sens.

Ses yeux voyaient des ombres se lancer dans des danses macabres quand le vent pliait les branches crochues, l'écho de ses foulées lui revenait avec un décalage sonore, comme si quelqu'un marchait dans ses pas, et le goût cuivré de la terreur lui picotait la langue.

Maisons, immeubles et commerces défilaient de part et d'autre de son champ visuel et son regard les fouillait en quête d'une présence, d'une lumière qui l'eût rassurée, pour le cas où elle ferait une mauvaise rencontre, en vain. Les façades restaient désespérément sombres et hermétiques. Plus qu'endormie, la ville entière paraissait morte.